

Contribution de Monsieur Thierry TOULON, habitant de Montigny-le-Bretonneux
31 MARS 2006

J'ai assisté aux deux premiers débats sur le prolongement de l'autoroute A12 en tant que riverain concerné (certains projets passeraient à moins de 150 mètres de chez moi). Je reprends ci-dessous un extrait d'une de mes lectures les plus récentes d'un livre de Jean-Claude GUILLEBAUD (écrivain et journaliste) qui illustre bien le fond de ma pensée sur le fond du débat concernant ce projet autoroutier et ce qui se cache derrière... J'espère que cet extrait sera pris en compte dans les avis donnés malgré sa longueur qui me semble néanmoins nécessaire :

Ouvrir la boîte noire (ici celle des autoroutes)

Jean-Claude GUILLEBAUD « La force de conviction », Edition du SEUIL
(Pages 326 à 327 et 332 à 335).

Plusieurs auteurs, dans leurs réflexions sur la science et la technique, insistent toujours sur le fait que les objets techniques ne sont pas des « choses » comme les autres. Ils incorporent en leur sein tout un ensemble de choix préalables, de programmes intentionnels dont on finit par oublier la présence. Ces prescriptions cachées s'imposent naturellement aux utilisateurs et finissent par induire des usages particuliers que nul ne songe plus à remettre en question. C'est pour cette raison que des « machines » peuvent se révéler plus implacablement moralisatrices que n'importe quel être humain. Leurs prescriptions sont sans appel. Les objets techniques sont chargés, pourrait-on dire, de valeurs implicites qui peuvent être aussi bien sociales que politiques, éthiques ou morales. C'est en ce sens qu'ils sont des artefacts (phénomènes d'origine humaine). Tout se passe comme si chaque objet, du plus grand au plus petit, contenait une sorte de boîte noire où sont enregistrés les a priori et préférences qui ont présidé à sa fabrication.

On prendra un exemple caricatural, emprunté à Andrew Feenberg. Aux Etats-Unis, une étude signée par Langdon Winner et consacrée au contenu politique des artefacts techniques s'interroge sur la façon dont les plans de construction de l'une des premières autoroutes urbaines de New York ont été établis par l'urbaniste de l'époque (un certain Robert Moses). À y regarder de près, on s'aperçoit que la hauteur des passerelles prévues était volontairement limitée afin d'interdire le passage des autobus ordinaires. On espérait ainsi décourager les habitants les plus pauvres de Manhattan – qui empruntent les transports en commun – de se rendre massivement sur les plages huppées de Long Island. De cette façon, une volonté de discrimination se trouvait inscrite invisiblement dans des ouvrages d'art, lesquels étaient transformés en instruments de répression sociale. C'est un cas limite, assurément, mais qui nous aide à comprendre ce dont on parle quand on évoque les « prescriptions » ou les « boîtes noires » que la technologie transporte avec elle. Or, ces préférences, que Feenberg propose d'appeler « code techniques », devraient

pouvoir être démasquées et critiquées. « Les techniques, ajoute-t-il, sont sélectionnées parmi beaucoup de configurations possibles selon les intérêts dominants. Le processus de sélection est guidé par des codes sociaux établis par les luttes politiques et culturelles qui définiront l'horizon de la nouvelle technique. Une fois introduite, celle-ci offre une validation matérielle de cet horizon culturel. Une rationalité apparemment fonctionnelle, neutre, est adoptée pour soutenir une hégémonie. ». Ni la science ni la technique, en somme, ne sont neutres. Elles sont porteuses – y compris à leur insu – d'une idéologie.

En second lieu, il s'agit de re-politiser la technoscience au bon sens du terme, en l'empêchant de se faire l'instrument de dominations invisibles, tout en prétendant n'obéir qu'à la seule « vérité » expérimentale ou à l' « efficacité ». On pense à la domination de groupes sociaux particuliers, d'entreprises marchandes en quête de profit, de classes possédantes ou de pays plus puissants que d'autres. Pour combattre ces emprises insidieuses, il faut d'abord dévoiler ce qui est caché. Or, ce qui est caché, ce sont les « codes techniques ».

Dans le passé, les choix subjectifs qui ont conduit à promouvoir telle ou telle technique particulière (par exemple le moteur à essence, la voiture particulière ou le chauffage électrique) étaient le produit de rapports de forces, de délibérations plus ou moins ouvertes. Ces choix ont contribué à modeler – à configurer, pourrait-on dire – les dites techniques. Par la suite, ils ont été incorporés à ces dernières, de sorte qu'on a oublié jusqu'à leur existence. Ils ont été enfermés et cachés dans la « boîte noire ». C'est cet oubli qui permet à une technique existante de devenir dominatrice en se présentant comme incritiquable par les simples citoyens. « Les vagues se referment sur les luttes oubliées, et les professionnels de la technique en reviennent à la conception réconfortante [mais illusoire] de leur autonomie. »

Or, seules les sciences sociales sont en mesure d'en revenir à ces croyances initiales dont la trace a été effacée ; elles seules peuvent permettre de rouvrir démocratiquement la « boîte noire » afin d'obtenir, si c'est nécessaire, une autre orientation technique, un autre choix méthodologique. Une telle remise en débat des présupposés oubliés fait partie intégrante du jeu démocratique. Elle peut aider à ce que soient pris en compte des besoins sociaux négligés, que soient mieux respectées des catégories sociales laissées pour compte (ici les piétons dans ce débat sur l'A12), ou encore qu'il soit répondu sur le fond à des urgences écologiques de première importance. Ainsi seront utilement interpellées les minorités dominantes qui tirent leur pouvoir de stratégies technocratiques faussement objectives. Ainsi sera mise au jour l'idéologie invisible cachée derrière certaines injonctions « progressistes ». Qu'on pense aux mille et un discours promettant un appauvrissement général, voire un « retour au Moyen Âge », aux groupes sociaux qui refuseraient d'obéir aveuglément aux impératifs technoscientifiques.

Pour empêcher que la démocratie ne soit évincée, il faut d'abord démystifier la parole du « spécialiste » et récuser la prépondérance, pour ne pas dire la toute-puissance, de l'expertise technique dans la conduite des sociétés modernes. Cherchant à contrôler l'ensemble du social, la machinerie technicienne use d'un vocabulaire et de concepts a priori intimidants. On invoque l' « efficacité », le souci

de perfection, le rendement optimal, le professionnalisme. On met en avant des statistiques et des courbes « évidentes ». On use de méthodes d'évaluation particulières – et donc discutables – en les présentant comme scientifiques.

Socialiser ou laïciser la science et la technique aide à conjurer ce cauchemar d'un monde totalement administré, pour reprendre l'expression du philosophe et sociologue allemand Theodor Adorno (1903-1969), l'un des fondateurs de l'école de Francfort. Pour cela, il est indispensable – et même urgent – d'aller chercher les croyances, les préjugés, les intérêts ou l'idéologie qui s'abritent derrière l'expertise, afin de la soumettre au débat contradictoire.

Les dissidents de l'intérieur

La chose est facilitée, on doit en convenir, par l'existence de ce qu'il faut appeler une dissidence technique. Comme c'est le cas pour toutes les Eglises et tous les clergés, la techno science recèle en son sein des hérétiques, des experts prêts à vendre la mèche en attirant l'attention de l'opinion sur ce qui se trame à l'intérieur des murs. Une grande partie des débats contemporains concernant les manipulations génétiques, l'informatique, le nucléaire, l'agroalimentaire, les transports, les programmes d'armement, la climatologie ou l'industrie pharmaceutique est le fait de scientifiques en désaccord avec les orientations choisies. Ce sont eux qui animent les mouvements de protestation, et font circuler la contre information technique nécessaire.

Ils possèdent la compétence requise pour décrypter les différents patois technoscientifiques et les rendre accessibles au plus grand nombre, pour briser la puissance quasi hallucinatoire des ratiocinations savantes. L'Internet, en autorisant l'échange instantané de données complexes et de rapports trop volumineux pour les médias classiques, joue un rôle de première importance dans cette reconquête de la technique par le social. On serait bien en peine de faire une liste exhaustive des sites de discussion, carrefours citoyens, bases de données, archives consultables qui s'organisent aujourd'hui sur la « toile », selon le principe arborescent du réseau et dans une optique résolument contestataire. Citons à titre d'exemple la fondation « science citoyennes » :

<http://sciences-citoyennes.org>.

Une forme nouvelle de démocratie apparaît. Elle prouve qu'une technique particulière – l'informatique en l'occurrence – peut faire l'objet d'une réappropriation collective. Le rôle positif qu'y jouent les généticiens, informaticiens ou économistes rebelles est tout à fait comparable à celui qu'assurèrent les dissidents des pays communistes dressés contre le parti, ou les mystiques chrétiens capables de réactiver la subversion évangélique dans les marges de l'institution cléricale. Concernant la science, la technique ou l'économie, on est à mille lieues, en tout cas,

d'un prétendu affrontement entre savants éclairés et citoyens ignorants, entre la « marche du progrès » et la « réaction » obscurantiste. Une telle présentation des choses n'est pas seulement idéologique, elle est bête.